

« L'épreuve de la maladie. Perspectives phénoménologiques et psychanalytiques »

Association Paul Ricœur

Paris, le 5 novembre 2011

Le cas Strindberg.

De la compréhension et de ses limites selon Jaspers

*Philippe Cabestan*

Nous voudrions emprunter à Hans Georg Gadamer *via* Jérôme Porée le point de départ de notre réflexion. Dans un article récent, Jérôme Porée rappelle en effet le mot de Gadamer dans *Vérité et Méthode* : « hors du comprendre, il n'y a rien », et s'inquiète de cette identification de l'être et du sens qui semble, pour une philosophie herméneutique, « le préjugé des préjugés »<sup>1</sup>. À l'opposé, dans son vaste traité de psychopathologie, Jaspers soutient que « la compréhension rencontre partout des limites (*das Verstehen findet überall Grenzen*) »<sup>2</sup>, et précise, dans son essai sur Strindberg, que ce qu'il cherche, c'est de « saisir le moment où l'on se heurte à l'incompréhensible »<sup>3</sup>. Ainsi, on peut se demander dans quelle mesure la maladie est l'expérience de l'incompréhensible et si elle n'offre pas précisément l'occasion de mettre en question l'identification de l'être et du sens ? Nous voudrions aujourd'hui approfondir cette question en nous appuyant essentiellement sur l'œuvre de Karl Jaspers.

Notre propos comprendra cinq moments : tout d'abord, nous présenterons brièvement Jaspers, qui fut à la fois philosophe et psychiatre ; puis, le cas Strindberg ; nous expliciterons ensuite les notions de compréhension statique et de compréhension génétique. Enfin, nous essayerons de préciser l'idée d'un échec nécessaire de la compréhension face à l'incompréhensible.

## 1. K. Jaspers, le philosophe et le psychiatre

---

<sup>1</sup> J. Porée, « Limites de l'explication, limites de la compréhension : le moment phénoménologique », *Introduction à l'herméneutique médicale : l'interprétation médicale. Une dialectique de l'explique et du comprendre*, J.-Ph. Pierron (ed.), Le cercle herméneutique, N°15-16, 2010-2011, p. 46.

<sup>2</sup> AP, p. 253.

<sup>3</sup> K. Jaspers, *Strindberg et Van Gogh*, trad. fr. H. Naef, Paris, Minuit, 1953, note 1, p.52.

On se souvient que Paul Ricœur écrivit, en collaboration avec Mikel Dufrenne, alors qu'ils étaient en captivité, un ouvrage sur Jaspers, intitulé : *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence*. Cette étude fut publiée aux éditions du Seuil en 1947, la même année qu'un deuxième ouvrage sur Gabriel Marcel<sup>4</sup>. De nos jours, et sans doute à tort plus qu'à raison, les noms de Karl Jaspers (1883-1969) comme de Gabriel Marcel sont relativement oubliés, sauf peut-être des philosophes de l'existence comme Jacques Colette<sup>5</sup>. C'est pourquoi — laissant provisoirement de côté la philosophie existentielle de Marcel — je voudrais aujourd'hui attirer l'attention sur l'œuvre à bien des égards remarquable de Jaspers.

Sans nous perdre dans les détails biographiques, rappelons tout de même que, longtemps professeur à l'université de Heidelberg, Jaspers fut une figure éminente de la vie intellectuelle allemande de la première moitié du vingtième siècle comme de l'après guerre. Lecteur de Kierkegaard, de Max Weber, de Dilthey, ainsi que de Husserl, Jaspers fut très proche de Heidegger jusqu'à ce que la montée du nazisme sépare les deux amis : ayant épousé une juive, Jaspers fut exclu de l'administration de l'université (1933), mis d'office à la retraite (1937), puis interdit de publication (1938), tandis que Heidegger devenait, pour quelques très longs mois, recteur de l'université de Fribourg.

Sans doute le texte le plus célèbre de Jaspers est-il celui qu'il consacra à *La Question de la culpabilité allemande*, publié immédiatement après la guerre, et dans lequel le philosophe rejette l'idée trop commode d'une responsabilité collective et indifférenciée du peuple allemand, qui conduit en réalité à dissoudre les culpabilités criminelles et politiques de certains hommes (Gens, p.249). Son *Introduction à la philosophie*, publiée en 1950, connut également une large diffusion. Cependant, ces textes ne doivent pas faire oublier que Jaspers fut non seulement philosophe mais aussi et d'abord médecin : docteur en médecine en 1908, assistant à la clinique psychiatrique de Heidelberg de 1909 à 1915, Jaspers souffrait d'une santé extrêmement fragile — qui ne l'empêchera pas, contre toute attente, de vivre jusqu'à 86 ans — qui lui interdit d'exercer pleinement les fonctions d'un psychiatre dans une clinique et il devint professeur de philosophie à partir de 1922.

Cependant, Jaspers conserva intacte sa vocation médicale. Ainsi il publia dès 1913 un épais traité de *Psychopathologie générale* qui, entre sa première édition et sa dernière édition de 1946, doubla de volume. Cet ouvrage monumental, au deux sens du terme — dont la traduction, actuellement épuisée, demeure malheureusement partielle — est sans doute une des œuvres majeures de l'histoire de la psychopathologie. Il se distingue non seulement par la

---

<sup>4</sup> F. Dosse, p.126-7.

<sup>5</sup> J. Colette, L'existentialisme

richesse de son information et par sa rigueur conceptuelle mais aussi par la place que Jaspers réserve à la phénoménologie de telle sorte que la *Psychopathologie générale* de Jaspers nous l'esquisse d'une psychopathologie phénoménologique. En effet, en réaction aux constructions hasardeuses qui privilégient la "découverte" « de liens cachés entre les faits » (PG, p.387), Jaspers entend introduire la phénoménologie au sein de la psychopathologie, et affirme la pleine légitimité de la phénoménologie en tant que psychologie subjective et description de ce qui est effectivement vécu par les malades. C'est pourquoi, même si à dire vrai le sens jaspersien du concept de phénoménologie est plus proche de son usage diltheyen que de son usage husserlien, on peut voir dans Jaspers le fondateur de la psychopathologie phénoménologique<sup>6</sup>.

Parallèlement à ce travail systématique en psychopathologie, Jaspers étudie d'un point de vue pathographique différentes personnalités comme Thérèse d'Avila, Jean-Jacques Rousseau, Emmanuel Kant, Gustav Th. Fechner<sup>7</sup>, et publie en 1922 un essai qui fera date consacré principalement à Strindberg et Van Gogh<sup>8</sup>. Cette étude répond d'une certaine manière au souci descriptif de Jaspers qui, en 1912, dans un article intitulé : « La direction de recherche phénoménologique en psychopathologie », souligne l'extrême importance pour la psychiatrie des « descriptions de soi (*Selbstschilderungen*) consignées par écrit »<sup>9</sup>. Jaspers cite à ce propos les textes du président Schreber — dont Freud, comme on sait, tira également profit —, de Th. De Quincey, de Gérard de Nerval, etc. S'il ne cite pas Strindberg, il va néanmoins de soi qu'il ne pouvait rester indifférent aux nombreux textes autobiographiques que Strindberg publia à partir de 1886.

Comme nous allons le voir avec la pathographie de Strindberg, l'ambition de Jaspers est non pas d'illustrer une théorie au moyen d'un cas dès lors typique mais de connaître l'individu dans sa singularité, de le comprendre en profondeur et, chemin faisant, de découvrir les limites de cette compréhension.

---

<sup>6</sup> Gens, p.58-9. la phénoménologie de Jaspers présente une parenté évidente avec celle de Husserl doit être d'autant plus soulignée qu'elle est revendiquée (p.316). Du reste, à sa manière, Jaspers reprend l'idée de réduction phénoménologique lorsqu'elle exige avant tout que l'on renonce à toute construction psychologique, et que l'on mette de côté aussi bien les théories élaborées par le passé que toutes les mythologies matérialistes relatives aux processus cérébraux (p.317-318).

<sup>7</sup> mais ces études ne sont pas publiées (Gens, p.76)

<sup>8</sup> K. Jaspers, *Strindberg et Van Gogh*, trad. fr. H. Naef, Paris, Minit, 1953. Il publie également en 1947 une étude psychopathologique du prophète Ézéchiel

<sup>9</sup> K. Jaspers, « La direction de recherche phénoménologique en psychopathologie », *Gesammelte Schriften zur Psychopathologie*, Berlin/Göttingen/Heidelberg, Springer, 1963, p. 320, trad. fr. S. Calenge, *Revue de phénoménologie ALTER*, 2011, N°19, p. 229-246.

## 2. Le cas Strindberg

August Strindberg est né à Stockholm en 1849 et meurt en 1912, à Stockholm également, d'un cancer de l'estomac. Il est relativement bien connu en France grâce à deux ou trois de ses pièces de théâtre : *Mademoiselle Julie* (1888), *La danse de mort* (1900), *Le songe* (1902). Toutefois, Strindberg est l'auteur de plus d'une cinquantaine de pièces, qui sont loin d'avoir toutes été traduites en français et qui font de lui le grand dramaturge de la Suède. Strindberg est en outre l'auteur de romans autobiographiques, rassemblés en cinq volumes, parmi lesquels il faut citer *Le plaidoyer d'un fou*, récit écrit en français et publié en 1887, et *Inferno*, qui est de même écrit en français et publié dix plus tard, en 1897. Dans *Le plaidoyer d'un fou*, Strindberg fait le récit de son premier mariage avec Siri von Essen qu'il épousa en 1877 et avec laquelle il eut trois enfants. Dans *Inferno*, Strindberg retrace les années de sa vie entre 1894 à 1897. Ces textes autobiographiques sont d'autant plus précieux pour le psychiatre que, comme l'écrit Jaspers, Strindberg « a donné lui-même un tableau extraordinairement détaillé et suggestif des plis et replis de sa psychose » (p.37).

Même s'il meurt là où il est né, à Stockholm, la vie de Strindberg fut relativement instable. Ainsi, il changea à plusieurs reprises de profession : professeur, puis journaliste, il fut également aide-chirurgien, acteur, etc. (p.59). Du point de vue conjugal, il fut marié trois fois : une première fois de 1877 à 1892, une deuxième fois de 1893 à 1895, et une troisième fois de 1901 à 1904<sup>10</sup>. Son instabilité est également géographique : Strindberg voyagea et séjourna à plusieurs reprises à l'étranger et notamment en France. Cependant, tout cela ne suffit pas à faire de Strindberg un psychotique. Jaspers note du reste que, dans sa jeunesse, Strindberg aurait bien aimé être fou mais qu'il était conscient de ne pas l'être<sup>11</sup>. Du point de vue de la personnalité, Strindberg relève en fait du type hystérique, et si sa conduite est parfois anormale, elle n'est pas pour autant pathologique.

La maladie de Strindberg est ponctuée par deux grandes crises, et aurait débuté en 1882 par des malaises physiques : maux de tête et douleurs stomacales, dont la violence

---

<sup>10</sup> Curieusement, alors que Strindberg a eu des enfants, Jaspers n'en parle pour ainsi dire pas (p.67, cf. la chronologie).

<sup>11</sup> Strindberg et Van Gogh, p.51. « La prédisposition de Strindberg à l'hystérie le portait, d'une part, à souffrir de son insignifiance et, d'autre part, à se hausser dans sa propre estime en s'enflant d'une vie intérieure factice », p.125.

l'amenait à penser qu'il allait mourir<sup>12</sup>. Des accès momentanés de jalousie, au début des années quatre-vingt, peuvent rétrospectivement être interprétés comme des signes avant-coureurs de la première grande crise de 1887 au cours de laquelle s'installe véritablement le délire de jalousie vis-à-vis de sa femme<sup>13</sup>. En outre, Strindberg est poursuivi par l'idée que sa femme veut l'empoisonner pour se débarrasser de lui et même que les femmes en général complotent contre lui en raison de son antiféminisme déclaré. Ainsi, à la jalousie s'ajoute la manie de la persécution. La seconde grande crise se produisit quelque dix années plus tard, en 1896, et se distingue par la violence du délire de persécution, qui suscite une fuite permanente et qui marque le point culminant de la psychose. Par la suite, cette terrible agitation ne reparut jamais (p.103) et laisse la place à un état final à peu près stationnaire où on retrouve les mêmes éléments pathologiques qui rappellent la psychose mais qui ne sont plus aussi obsédants. Enfin, parmi les phénomènes élémentaires qui constituent la psychose de Strindberg, il faut noter un ensemble de fausses perceptions sensorielles qui passent aux yeux de Strindberg pour immédiatement réelles et qui ne se présentent jamais sur le mode du "comme si". Par exemple, Strindberg luttait contre des attaques électriques qui lui comprimaient la poitrine et lui transperçaient le dos. Dans *Inferno*, il écrit : « Un courant électrique me cherche le cœur, mes poumons cessent de fonctionner, il faut que je me lève si je veux échapper à la mort » (p.104).

Cependant, si Strindberg est bien fou, il est loin de l'être totalement. Tout d'abord il resta toujours conscient et orienté, c'est-à-dire « qu'il était capable de raisonner avec clarté et d'agir de façon cohérente », et qu'il « savait se situer dans l'espace et dans le temps » (p.115). En outre, même si Strindberg n'a jamais eu complètement conscience de sa maladie, il s'est demandé à plusieurs reprises si l'origine de tous ses troubles n'était pas en lui-même (p.117). Enfin, sa folie, loin de le plonger dans une confusion complète, comme c'est le cas de certaines maladies du cerveau, consiste plutôt en un « dérangement ». Jaspers propose cette comparaison : « Les maladies organiques du cerveau, bien repérées, agissent sur la vie psychique comme un coup de marteau sur un mécanisme d'horlogerie, en la détruisant ; ils la rendent chaotique. Tandis que ces psychoses agissent comme l'horloger qui modifierait le mouvement d'une pendule en mêlant les rouages, si bien qu'elle marcherait autrement et de manière imprévisible ; on dirait alors que la pendule est "détraquée" » (p.123). Mais, par-delà ces métaphores du dérangement ou du détraquement, est-il possible et dans quelle mesure de comprendre la folie de Strindberg ?

---

<sup>12</sup> comme pense pouvoir l'établir Jaspers à partir du *Plaidoyer d'un fou* (p.69-71)

<sup>13</sup> Strindberg soupçonne alors sa femme d'infidélité aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes (p.68).

### 3. De la compréhension statique

Lecteur des *Idées pour une psychologie descriptive et analytique* de Dilthey (1894), Jaspers fait sienne la grande opposition diltheyenne, reprise par Husserl<sup>14</sup>, entre sciences de la nature et science de l'esprit et, corrélativement, entre expliquer (*erklären*) les phénomènes naturels et comprendre (*verstehen*) les phénomènes psychiques (cf, notre 3 S.250 AP). Cependant, lecteur également des *Recherches logiques* de Husserl, Jaspers développe une conception particulière de la compréhension en se plaçant d'un point de vue phénoménologique et en distinguant la psychologie objective de la psychologie subjective ou phénoménologie. Alors que celle-là, la psychologie objective, s'attache à l'étude des symptômes objectifs, celle-ci, la psychologie subjective ou phénoménologie, a pour objet les vécus qui constituent le tissu la vie psychique. En outre, selon Jaspers, une compréhension scientifique de la vie psychique est possible. En effet, dans la vie quotidienne, la compréhension repose sur ce qui est vécu ensemble (*miterlebendes Verstehen*), sur l'intropathie (*Einfühlung*) au sens où je saisis le vécu d'autrui en me transposant (*Hineinversetzen*) dans son âme, mais la compréhension en reste au stade du vécu compréhensif (*vertehendes Erleben*)<sup>15</sup>.

Il n'est pas question pour Jaspers de mépriser cette forme de compréhension qui suppose de « précieux dons humains (*menschlich wertvollen Begabungen*) » et qu'il tient en très haute estime<sup>16</sup>. Toutefois, la compréhension qui est au principe de la psychologie subjective en tant que psychologie scientifique tout en ayant le même objet que la compréhension quotidienne, le vécu, se distingue par son souci d'observer des phénomènes psychiques que, par suite, elle commence par isoler. Elle cherche ainsi à saisir une perception ou un sentiment et à les décrire. Il ne s'agit pas pour elle — comme on le reproche, non sans raison, à certains psychologues — de se contenter de considérations triviales, mais de parvenir à un savoir communicable en démêlant, délimitant, distinguant et décrivant des phénomènes

---

<sup>14</sup> pour Husserl, Dilthey a le mérite insigne de s'être opposé à la psychologie naturaliste de son époque à partir précisément de l'idée que la psychologie exige un type spécifique d'explication dans la mesure où elle a affaire non pas à la causalité psycho-physique mais à la causalité de motivation. Husserl, *Psychologie phénoménologique* §1, p.14.

<sup>15</sup> Tel est le cas lorsque le psychiatre se limite à une compréhension personnelle de son malade, « informulable et incommunicable et qui reste pour lui un pur vécu ». La direction de..., p.314-316.

<sup>16</sup> La direction, p.317.

psychiques qui sont alors clairement présentifiés et correctement nommés par une expression déterminée (p.317). Nous rencontrons ainsi le concept-clef de la phénoménologie de Jaspers : la présentification (*Vergegenwärtigung*), concept bien connu des lecteurs de Husserl et qui est au cœur de la compréhension scientifique selon Jaspers.

Rappelons que pour Husserl, la présentification (*Vergegenwärtigung*), à la différence de la présentation (*Gegenwärtigung*) originaire dans la perception, reproduit l'objet perçu sous le mode du souvenir ou de l'imagination<sup>17</sup>. Rappelons également que l'empathie elle-même, parce qu'il ne nous est pas donné de percevoir ce que vit autrui, est selon Husserl de l'ordre de la présentification. Or, comme le souligne Jaspers dans ce texte, « nous ne pouvons figurer (*abbilden*) les phénomènes psychiques, les poser devant les yeux comme un objet de perception sensible. Nous pouvons seulement multiplier les voies permettant de présentifier un phénomène déterminé » (p.318) Et ce qui est vrai de notre propre psychique l'est *a fortiori* de celle d'autrui. Ce qui conduit tout naturellement Jaspers à recourir au concept husserlien de présentification pour désigner ce qui est alors reproduit et qui doit faire l'objet d'une description minutieuse. Dans cette perspective, le phénoménologue s'attache à démêler, délimiter, distinguer le phénomène psychique en question, à déterminer les conditions et les constellations (*Zusammenhang*) dans lesquelles ledit phénomène entre en scène ; il procède également à des comparaisons avec d'autres phénomènes analogues, à des confrontations avec des phénomènes différents, s'inspire de représentations artistiques, etc.<sup>18</sup>

Telles sont les différentes voies (*Hinleitungen*) de la présentification qui est donc un mode de donation spécifique que Jaspers définit comme un voir (*Sehen*) quoiqu'il ne s'agisse pas d'un voir sensible, puisque précisément nous ne pouvons poser les phénomènes psychiques devant les yeux, mais d'un voir compréhensif (*verstehendes Sehen*) qui saisit le

---

<sup>17</sup> E. Housset, *Husserl et l'énigme du monde*, p.261.

<sup>18</sup> Dans *La direction...*, Pour Jaspers, en psychopathologie, afin de saisir ce que vivent effectivement les malades, le phénoménologue dispose de trois possibilités : premièrement, l'immersion (*Versenkung*) dans la conduite du malade qui relève, donc, de l'intropathie (« La compréhension intropathique est la véritable compréhension psychologique du psychisme lui-même », AP, p. 255) ; deuxièmement, l'exploration par le questionnement du malade et les renseignements que ses réponses fournissent ; troisièmement, les auto-descriptions (*Selbstschilderungen*) consignées par écrit qui, précise Jaspers, sont « toujours très précieuses », mais qui ont une valeur absolument extraordinaire lorsqu'elles sont le fait de malades particulièrement instruits et intelligents (*La direction*, p.320 et p. 320 note.). À ces trois possibilités correspondent alors trois groupes de phénomènes. Ceux qui sont connus par tout un chacun parce que vécu par tout un chacun et qui se distingue de ce que vivent les malades par leur genèse. Tel est le cas des faux souvenirs qui apparaissent chez les malades de manière incompréhensible. Ceux qui sont comme « les intensifications, les ralentissements ou les mélanges des phénomènes vécus en personne ». Tel est le cas du saisissement béat de la psychose aiguë, des excitations pulsionnelles perverses. Ceux qui, enfin, ne peuvent absolument pas être présentifiés de manière compréhensive en raison de leur étrangeté et dont nous nous approchons par des analogies et des images. Tel est le cas de ces expériences que le malade ne parvient pas lui-même à exposer car les mots lui font ici défaut. Ainsi, Strindberg lutte contre ce qu'il décrit comme des attaques électriques qui lui compriment la poitrine et lui transpercent le dos (Strindberg, p. 104).

vécu psychique dans une « intuition interne (*innere Anschauung*) »<sup>19</sup>. Il est facile d'illustrer cette forme de compréhension à partir du phénomène élémentaire des fausses perceptions sensorielles dont souffre Strindberg, comme ces attaques électriques qui lui compriment la poitrine et lui transpercent le dos. La compréhension statique en l'occurrence vise à saisir au moyen de leur présentification la nature exacte du phénomène qu'il convient de distinguer rigoureusement des représentations (*Vorstellungen*) normales comme des pseudo hallucinations « qui ne sont jamais données en chair et en os (*leibhaftig*) »<sup>20</sup>.

#### 4. De la compréhension génétique

Pour Jaspers, en toute rigueur, la compréhension phénoménologique doit être purement statique et ne pas se préoccuper de la genèse des phénomènes psychiques, que cette genèse relève de processus physiques ou psychiques<sup>21</sup>. Toutefois la phénoménologie n'est pas toute la psychologie et si Jaspers reconnaît sa pleine légitimité à la psychologie subjective ou phénoménologie, il entend également accorder toute sa place à une psychologie compréhensive (*verstehende Psychologie*). La compréhension n'est plus alors statique mais génétique et présente un double aspect selon qu'elle demeure dans les limites de ce qui est vécu consciemment ou qu'elle s'aventure dans le domaine de ce qui est extérieur à la conscience (*ausserbewußt*) sur lequel, nous dit Jaspers, « flotte le psychique comme une mince couche d'écume sur la mer »<sup>22</sup>.

Tout d'abord, la psychologie compréhensive s'attache aux configurations (*Zusammenhang*) compréhensibles de la vie psychique. Elle étudie, ainsi, la manière dont le psychique provient du psychique (*das Auseinanderhervorgehen von Seelischem aus Seelischem*). Par exemple, nous comprenons que celui qui est attaqué se mette en colère ou encore que celui qui est trompé devienne méfiant (AP, S.251). Jaspers cite également à plusieurs reprises l'analyse nietzschéenne du ressentiment qui permet de comprendre comment les exigences morales et les religions de la rédemption prennent leur source dans la conscience de la faiblesse, de la misère et de la souffrance, parce que l'âme veut, en dépit de sa faiblesse, satisfaire sa volonté de puissance de manière détournée. Pour Jaspers, la compréhension génétique est ici convaincante car la configuration qui est ici comprise est une relation dite « idéal-typique » — apparaît ici le lecteur de Max Weber auquel Jaspers

---

<sup>19</sup> La direction p. 318-9.

<sup>20</sup> La direction, p. 324.

<sup>21</sup> Direction, p.326-327.

<sup>22</sup> Direction, p.327.



emprunte la notion d'idéal-type — et cette relation est vécue dans une évidence immédiate en deçà de laquelle nous ne pouvons remonter. En d'autres termes, l'évidence de la relation idéal-typique, qui fait l'objet de la compréhension génétique, est quelque chose d'ultime, d'indépassable. Ainsi, loin d'être prouvée de manière inductive *par* une expérience répétée, l'évidence de la configuration comprise génétiquement a sa force de conviction en elle-même. C'est sur de telles évidences vécues, qui s'acquièrent *grâce à* l'expérience relative à des personnalités humaines, que s'édifie la psychologie compréhensive (AP, p.252). Sa tâche est donc de dévoiler, à l'instar de Nietzsche, des configurations inaperçues et, en ce sens, *inconscientes*.

(Jaspers admet en outre la possibilité d'une compréhension comme si (*als ob*) cf. AP, p.255 et la critique de Freud (PG, p.401)

Il va de soi qu'on ne saurait confondre cet inconscient jusqu'alors inaperçu qui accède à la conscience grâce à la psychologie compréhensive, et l'inconscient véritable qui est par principe extérieur à la conscience et qui ne peut jamais être connu<sup>23</sup>. La psychologie compréhensive peut être alors tentée d'élaborer des théories qui permettent de repousser les limites de la compréhension. Tel est le cas de Wernicke (1848-1905), auquel Jaspers reproche de "construire" des processus cérébraux et d'élaborer une véritable « mythologie cérébrale (*Hirnmythologie*) »<sup>24</sup>. Et elle ne doit pas non plus se laisser tenter par la psychanalyse freudienne qui, confondant l'explication et la compréhension, veut « tout comprendre »<sup>25</sup> et demeure aveugle aux limites de la compréhension comme de toute psychologie compréhensive (AP, p.302)<sup>26</sup>. Qu'elles sont alors les limites de la compréhension. Nous allons en examiner trois : la liberté, les dispositions innées et, enfin, tout ce qui relève de l'explication causale (AP, p.254).

## 5. De l'incompréhensible

La compréhension se heurte à une première limite qu'il n'est pas nécessaire ici de développer longuement mais qu'il est cependant bon de rappeler tant elle est bien souvent passée sous silence quand elle n'est pas totalement ignorée : la liberté. Sans doute nul ne

---

<sup>23</sup> L'inconscient en tant qu'il est inaperçu est en fait vécu. L'inconscient en tant qu'il est extérieur à la conscience ne l'est pas. Il convient de dire de l'inconscient au premier sens qu'il est habituellement *inaperçu*, et de l'inconscient au second sens qu'il est *extérieur à la conscience*. (AP, p. 254)

<sup>24</sup> Gens, p.59, PG, p.393 et p.396.

<sup>25</sup> PG, p.400.

<sup>26</sup> Jaspers reconnaît néanmoins à Freud le mérite d'avoir rendu compréhensibles de nombreux phénomènes psychiques

choisit de devenir psychotique mais qui sombre dans la psychose n'en est pas moins une liberté que la psychose précisément met en péril. Ainsi, comme l'écrit Jaspers, « sous son aspect existentiel, l'incompréhensible (*das Unverständliche*), c'est la liberté ». La liberté est ici ce qui se manifeste par la décision inconditionnée ; elle est l'incompréhensible qui est le plus-que-compréhensible (*das mehr-als-Verstehbare*) et dont l'élucidation relève non de la psychologie empirique, qui est tournée vers les relations causales, mais de la philosophie. Elle est au cœur de l'existence (Existenz) et de la possibilité ou de l'impossibilité d'être soi (*Selbstsein*)<sup>27</sup>.

Mais la compréhension, pour Jaspers, se heurte à une deuxième limite que constitue la dimension innée (*angeboren*) du caractère empirique : de fait, les hommes ne sont pas nés identiques. Certains sont nés, par exemple, avec une certaine noblesse de caractère, d'autres en sont plus ou moins dépourvus (AP, p.302). Dans le cas de Strindberg, Jaspers note, au titre des dispositions innées, une prédisposition à l'hystérie, ce dont témoignent entre autres une extrême sensibilité qui provoque chez lui des réactions excessives ainsi que le fait que, dans sa jeunesse, il aurait bien aimé être fou, tout en étant conscient qu'il ne l'était pas<sup>28</sup>, Il va de soi que ces traits innés de caractère sont susceptibles de se modifier "avec le temps", et chacun sait que les dispositions premières d'un individu évoluent en fonction de différents facteurs et, notamment, en fonction de l'âge. Le développement de la personnalité est aussi lié à l'action réciproque des dispositions individuelles avec le milieu ainsi qu'avec les événements extérieurs heureux ou malheureux qui peuvent susciter des conduites anormales<sup>29</sup>. Cependant, dans le cas de Strindberg, la maladie ne peut pas être comprise comme le simple développement d'une personnalité qui est, en l'occurrence, non pas psychotique mais hystérique<sup>30</sup>. Il convient alors de chercher ailleurs son origine.

Enfin, la compréhension est limitée par tout ce qui relève de l'explication causale et de ce que Jaspers dénomme processus. Comme l'écrit Jaspers : « Là où la compréhension cesse, nous posons la question de la causalité » (PG, p.387). Cependant cette limite ne doit pas être mal interprétée. Elle ne se confond en aucune manière avec celle qui sépare le psychique du physique mais coïncide avec celle qui sépare le psychique de ce qui est extérieur à la

---

<sup>27</sup> AP, p.256. J. Porée définit la maladie comme « un effort impuissant pour être soi », « Limites de l'explication, ... », p.55.

<sup>28</sup> Strindberg et Van Gogh, p.50-51. « La prédisposition de Strindberg à l'hystérie le portait, d'une part, à souffrir de son insignifiance et, d'autre part, à se hausser dans sa propre estime en s'enflant d'une vie intérieure factice », p.125. sur l'hystérie, cf. PG, p.424.

<sup>29</sup> Cette évolution ou développement est compréhensible. Par exemple, les gens qui dépendent des autres deviennent à la longue aigris, de même que des travaux physiques pénibles produisent une forme d'abrutissement (PG, p.431).

<sup>30</sup> Il convient de distinguer nettement entre développement de la personnalité et processus (PS, p.385 et p.431).

conscience (*das Ausserbewußtes*). En d'autres termes, tout ce qui est extérieur à la conscience, que cela soit psychique ou physique, est incompréhensible et n'est susceptible au mieux que d'une explication causale. Pour éclaircir ce point, nous pouvons reprendre la notion décisive de processus morbide — à laquelle Georges Lantéri-Laura consacra un long article critique<sup>31</sup> — telle que Jaspers l'applique à la jalousie morbide de Strindberg. Jaspers écrit à ce propos : « Il y a des jaloux qui se laissent emporter dans leurs inventions et dans leurs actes jusqu'à se conduire comme des malades, sans l'être positivement. Ce sont des anormaux chez qui il n'y a pas de processus (*Prozess*) ; ils peuvent devenir jaloux en tout temps et de toute femme qui leur tient à cœur, mais chaque fois, les circonstances, leur expérience particulière et tout leur caractère rendent la chose explicable (allemand ?). Il en est autrement pour des malades dont la jalousie relève d'un processus (*Prozess*), et qui, une seule fois dans leur vie, souffrent de ce délire qui ébranle jusqu'aux assises de leur existence intime » (p.62).

Ainsi, Jaspers distingue entre la jalousie normale et compréhensible d'un homme trompé par sa femme, la jalousie anormale car excessive d'un homme dont la jalousie reste toutefois compréhensible à partir des circonstances, du passé, du caractère de l'individu (cf. la jalousie d'Othello) ; et, enfin, la jalousie — mais peut-on légitimement user du même terme ? — pathologique qui est celle de Strindberg à l'égard de sa première femme en 1887, qui relève de la psychose et qui est proprement incompréhensible (p.61). Car, en l'occurrence, le délire de jalousie ne se laisse pas comprendre à partir de l'homosexualité dont sa femme lui avait fait l'aveu, et elle trouve manifestement son principe à l'extérieur de la conscience, dans « des causes profondes et inconnues » qui échappent en tant que telles non seulement à la compréhension mais aussi à la connaissance causale. En un mot, la jalousie chez Strindberg relève de ce que Jaspers appelle processus.

Remarquons que le processus peut être soit de nature physique soit de nature psychique (PG, p.383)<sup>32</sup>. Dans certains cas, comme celui où la jalousie est liée à des lésions cérébrales définies, la jalousie est susceptible d'une explication causale et le processus est de nature physique. Mais dans d'autres cas, comme celui de Strindberg, « l'échec de la compréhension va de pair avec l'absence à peu près parfaite de savoir causal »<sup>33</sup>, le délire de jalousie dans son incompréhensibilité relève alors, pour Jaspers, d'un processus

---

<sup>31</sup> G. Lantéri-Laura, « La notion de processus dans la pensée psychopathologique de K. Jaspers ».

<sup>32</sup> « Il n'y a pas de processus effectif, de nature physique ou de nature psychique, qui soit par principe inaccessible à une explication causale, et les processus psychiques peuvent être également soumis à une explication causale » (AP, p. 253).

<sup>33</sup> Lantéri-Laura, p.465.

psychopathologique qui est alors l'analogon de la notion de lésion cérébrale et du processus physique<sup>34</sup>.

## Conclusion

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à Nietzsche, Jaspers insiste sur la soudaineté de la folie qui frappe le philosophe et note qu'avant « le 27 décembre 88 aucun signe de folie n'était apparu »<sup>35</sup>. L'irruption de la psychose et la torpeur qui s'ensuivit pendant une dizaine d'années sont rigoureusement incompréhensibles. Car il s'agit, selon Jaspers, d'une maladie cérébrale organique et, très vraisemblablement, de la même paralysie générale qui frappa Maupassant, Schuman ou Hugo Wolf (p.94). Cette maladie relève d'un processus né de causes extérieures et non d'une disposition intérieure. On retrouve une analyse analogue dans le cas de Strindberg dont la schizophrénie relève d'un processus dont l'origine, à la différence de la paralysie générale de Nietzsche, « ne peut être attribuée à une lésion cérébrale connue » (p.38)<sup>36</sup>

Cette notion de processus a suscité différentes critiques. Il nous semble, pour notre part, qu'elle présente un double mérite. Tout d'abord, elle permet de fixer à la compréhension statique puis génétique des limites, la contraignant à une ainsi à reconnaître qu'il y a dans la psychose de l'incompréhensible. En outre, cette notion permet d'esquisser une conception phénoménologique de l'inconscient qui ne se réduirait pas à du pré-conscient (De l'interprétation, Ricœur), qui serait non seulement ce qui est extérieur à la conscience mais ce qui, en outre, vient la bouleverser (la "détraquer") et l'aliéner<sup>37</sup>. Mais, contrairement à la psychanalyse freudienne qui entend explorer l'inconscient et en arpenter les plis et replis, le phénoménologue prendrait soin, à la suite de Jaspers, de ne pas prétendre déterminer la nature ou le contenu de cet inconscient. Dans cette perspective, il s'agit de faire droit à

---

<sup>34</sup> Lantéri-Laura, p.468.

<sup>35</sup> K. Jaspers, *Nietzsche. Introduction à sa philosophie* (1936), trad. fr. H. Niel, Paris, Gallimard, collection TEL, 1978, p. 93. À partir de deux lettres rédigés ce jour-là par Nietzsche, Jaspers remarque même que l'une, adressée à Fuchs, est tout à fait lucide alors que l'autre, adressée quelques heures plus tard à Overbeck est incontestablement délirante.

<sup>36</sup> Jaspers qualifie habituellement Strindberg de schizophrène. Cependant, il ne tient pas particulièrement à ce terme et admet très bien qu'on puisse tenir Strindberg pour une paraprène ou un paranoïaque (p.122). En outre, la notion de schizophrénie, comme il l'écrit en 1922, est équivoque (p.38). Rappelons que le terme est relativement récent puisqu'il apparaît sous la plume de Bleuler en 1908 et vient remplacer la notion de démence précoce définie auparavant par E. Kraepelin comme une psychose chronique survenant à la fin de l'adolescence. Jaspers, pour sa part, l'emploi en un sens relativement étendu et place sous cette dénomination « toutes les maladies mentales dont le processus commence à un moment défini, laissant toujours l'état du sujet plus ou moins altéré, et dont l'origine ne peut être attribuée à une lésion cérébrale connue » (p.38).

<sup>37</sup> Ricœur, *Soi-même comme un autre*, « ipséité et altérité », p.367. Depraz, Bernet.

l'incompréhensible, sans prétendre le réduire d'une manière ou d'une autre, et d'admettre la possibilité que la subjectivité soit en proie à son autre, en tant que négation de la conscience comme de la liberté. En conclusion, rappelons les mots sur lesquels Jaspers achève son étude de Strindberg : « On peut tenter de comprendre en grande partie les phénomènes schizophréniques si on les compare avec certaines expériences que l'on a pu faire soi-même ; mais cela demeure une tentative et il faut se rappeler qu'il restera toujours là quelque chose d'inaccessible, ce quelque chose d'inconnaissable que la langue usuelle appelle précisément la 'folie' »<sup>38</sup>.

---

<sup>38</sup> Strindberg, p. 122.

Le grand mérite de Jaspers est double : à rebours de l'affirmation freudienne du déterminisme des phénomènes psychiques, Jaspers reconnaît l'humanité du malade et sa liberté. Deuxième mérite : Jaspers ne prétend ni tout comprendre, ni tout expliquer et reconnaît les limites de la compréhension. Ce faisant il ouvre la possibilité d'une compréhension phénoménologique et négative de l'inconscient. En effet, l'inconscient n'est-ce pas précisément ce que Jaspers nomme processus, c'est-à-dire cette altérité au cœur de la subjectivité qui la bouleverse de manière rigoureusement incompréhensible ?

Si on approfondit le cas de Strindberg, cette limite infligée par la maladie à la compréhension apparaît en réalité dès son surgissement et se manifeste tout au long du déroulement dans la mesure où « la maladie de Strindberg était un processus connu, définissable, s'étendant sur vingt années de sa vie » (p.122). Plus précisément, il semble que la schizophrénie de Strindberg commença en 1882 par une période de lente transition ou de maturation qui déboucha sur une grave crise, qui atteignit son point culminant en 1887. Puis, après une période de répit, au cours de laquelle on ne trouve plus trace de la jalousie (p.93), éclata la crise encore plus sévère de 1896 (p.122). Ainsi, pour décrire l'évolution de la maladie, ou encore ce qu'il appelle « le processus morbide », Jaspers distingue entre : les *poussées* (Schübe), c'est-à-dire les aggravations de la psychose qui altèrent définitivement la personnalité, même après que les principaux symptômes ont disparu ; les *phases*, et les *états réactifs*, c'est-à-dire les états qui résultent des circonstances extérieures que traverse le sujet<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> p.92 +Psycho géné, p.383.